

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Coup de coeur : Le crépuscule des idoles / L'utopie Jésus / Jésus de Montréal

Henry Welsh et Yves Rousseau

Volume 8, numéro 4, juin-août 1989

URI : id.erudit.org/iderudit/34263ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Welsh, H. & Rousseau, Y. (1989). Coup de coeur : Le crépuscule des idoles / L'utopie Jésus / Jésus de Montréal. *Ciné-Bulles*, 8(4), 8-9.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Henry Welsh

Le crépuscule des idoles

■ D'une représentation à l'autre l'icône de Jésus se multiplie et le reste tangible de la Sainte Face n'épuise pas toutes les significations propres à celui qu'on appelle le Fils de l'Homme aussi bien que celui de Dieu.

De Montréal parviennent des scènes transfigurées qui adoptent le rythme, le battement du cinéma.

Depuis que la réalité divine se donne comme objet de l'imagerie populaire, nombreuses sont les figures aux tympans des églises où paraissent les atours de la puissance divine alors que seule la force des images justement mobilise les croyances.

Au cinéma de reprendre, indemne, le bricolage des artifices religieux.

Et de cette foi, le ruban perforé du septième art retient dans un maillage précieux les crêtes les plus visibles. Comme cette excroissance du Golgotha, cette butte-témoin d'un martyr plus que millénaire.

De Montréal, la montagne coiffée du symbole christique rappelle qu'il est en partie question de symbole.

Les sommets ne s'atteignent qu'au prix d'une montée dramatique. Comme une belle histoire qui attend l'heure de son déroulement. Comme un rôle construit pour que la résistance de l'acteur s'annihile dans une fusion poétique. Là, les restes de la singularité sont dépecés par la morsure du jeu et la passion trouve son chemin inique. Elle renvoie aux confins mêmes de la compréhension possible des choses. Résister ne peut être en ce sens que l'aveu de la finitude.

Après que se passe-t-il ? Ces images et ces sons fondent une arithmétique bien particulière, un calcul savant, que les explications patientes de la raison scientifique ne peuvent plus réduire. Dans **Jésus de Montréal** une série d'axiomes répond aux questions; oui, le Big Bang est l'hypothèse la plus probable de la création du monde ; oui, le Christ était le fils d'un soldat romain, oui, l'amour, plus que la foi déplace les montagnes...

Que croire dans un monde où le mépris s'affiche comme vertu, où l'héroïsme consiste à faire main basse sur la ville ?

Aux yeux de la foi, la question de la bonne foi est sacrilège.

Au regard du théâtre l'illusion est souveraine. Mais le corps jusque dans son autodestruction affirme la vacuité des idées supérieures. On meurt à Montréal mais un échange d'organes sauve la vie ailleurs. Et les mots, la musique, les images, forgés par une magie cervicale bien réelle, volent au secours des disparus.

La bonne nouvelle fait merveille encore, sauf aux creux des esprits fossiles. Une tradition lourde pèse sur l'agilité heureuse des fidèles. Et tout doit être recommencé. Un visage auréolé est remplacé par un autre visage, chinois par exemple, adulé par le peuple le plus nombreux. Un drapeau différent flotte sur les consciences et un autre livre, petit ou grand, rouge ou doré, convoque la pensée en une unité symptomatique.

De grands acteurs s'agitent et le théâtre du monde applaudit.

L'image, la sainte face de Jésus traverse la montagne de Montréal, verrue plantée sur la ville comme sur le menton de Mao Zedong. Autre chair, autre slogan et cependant les Hommes grandissent. ■

Jésus de Montréal

35 mm / coul. / 118 min / 1989 / fic. / Canada

Réal. et scén. : Denys Arcand

Image : Guy Dufaux

Son : Patrick Rousseau et Marcel Pothier

Mus. : Yves Laferrière

Mont. : Isabelle Dedieu

Prod. : Roger Frappier et Roger Gendron - Max Films Productions Inc. et Gérard Mital Productions

Dist. : Max Films Distribution Inc.

Int. : Lothaire Bluteau, Catherine Wilkening, Johanne-Marie Tremblay, Remy Girard, Robert Lepage, Gilles Pelletier, Yves Jacques

Yves Rousseau

L'utopie ■ Jésus de Montréal, c'est un foisonnement d'histoires, de lieux et de personnages qui finissent par converger sous la férule de Denys Arcand. C'est aussi un hommage à des acteurs qui le lui rendent bien. Je parle ici de véritables acteurs, pas d'une série de corps, de *chair à casting*. Les acteurs d'Arcand débarquent avec un métier, semblent le condenser pour le recracher, parfois le temps d'un seul plan. Amour des acteurs sans aucune distance ni pudeur de metteur en scène vedette, les acteurs sont le sujet de **Jésus de Montréal**. N'est-ce pas l'un d'entre eux qui fit germer l'idée première du film ? Au cours d'une séance de casting pour **le Déclin de l'empire américain**, un comédien s'excuse de porter la barbe car, dit-il, il joue la Passion pour les touristes de l'Oratoire. L'idée ne quittera plus Arcand.

Un comédien en chômage (Lothaire Bluteau) est chargé de *rafraîchir* la Passion qu'on joue l'été sur le mont Royal. Il accepte, choisit ses disciples, comédiens sans fortune, pour la plupart frayant avec la fange, les plus basses besognes, l'antipode de l'acteur vedette. Ce sont les mendiants, les voleurs, les prostitué(e)s. Ils vendent leur voix, leur corps, leur cul... mais il leur reste, sinon une âme, une part d'idéal, d'utopie. Jésus lui-même est une utopie, peut-être la plus belle de la littérature mondiale, un magnifique programme d'accès à l'égalité, dirions-nous en langage bureaucratique; programme ouvert à tous et basé sur le respect, l'amour et la tolérance, notions peu pratiquées dans le monde en général, et dans le *merveilleux monde du showbiz* en particulier. Tous ont leurs raisons pour accepter cette invitation à la passion. Ils plongent. Théâtre et vie, tout y passe. Le réel vient aussi donner ses coups de boutoir dans la fiction documentée sur Jésus présentée par les comédiens à un public qui en redemande, qui ne demande qu'à croire même et surtout si le spectacle repose en grande partie sur des documents qui insistent sur les zones d'ombre

du Messie: serait-il fils d'un officier romain? Serait-il réapparu des années après sa mort? D'ailleurs, Jésus parle relativement peu, ceux qui l'entourent n'ont de cesse de se définir, d'exhiber leurs véritables sentiments ou leur fourberie. Lothaire Bluteau donne à son Jésus-comédien une telle transparence, une telle fragilité grâce à sa voix, étouffée, comme s'il manquait d'air, que les autres ne peuvent que se voir à travers lui.

Dans les dialogues, Arcand poursuit avec bonheur un de ses grands thèmes: le mélange du trivial et du sublime. Il convoque évidemment l'Évangile (à la sauce Saint-Marc) mais aussi Dostoïevski, Socrate et Shakespeare qui dialogue avec les deux précédents à travers les siècles, sur le droit (et le devoir) qu'a l'Homme de disposer de sa vie et de sa mort. Un fragment du monologue d'Hamlet, dit par Robert Lepage (premier rôle très prometteur au cinéma), résume et prolonge un des propos essentiels de **Jésus de Montréal**, film qui invite à prendre des chemins qui bifurquent. Le trivial est aussi là, surtout dans la bouche des gens de la publicité, véritables bêtes noires du film, qui parfois lui font côtoyer dangereusement les écueils du schématisme, pour ne pas dire du manichéisme. Tourné en grande partie sur le mont Royal, **Jésus de Montréal** n'abuse pas de ces paysages urbano-industriels regorgeant de pittoresque comme les affectionnent Pool ou Lauzon. La ville est un écrin lointain, vue d'en haut ou au téléobjectif (très beaux plans de coupe signés Jacques Leduc) qui bourdonne sourdement à l'horizon. À l'ultime moment de la Passion, l'agonie, nous quittons les hauteurs éthérées pour s'engouffrer dans le ventre de la ville : tunnels, métro et corridors d'hôpitaux gorgés de malades, descente aux enfers, lieu oublié de Dieu. Ultime pirouette : notre Jésus sera recueilli dans un hôpital juif...

Malgré ses attaques féroces contre l'arrivisme, la censure, la publicité envahissante et les journalistes qui utilisent davantage leur langue pour lécher que pour informer, **Jésus de Montréal** est un film qui marque un passage à une relative sérénité. Denys Arcand ne nous avait jamais donné une finale qui, sans être un futile *happy end*, n'en reste pas moins porteuse d'espoir. Mais n'allez pas croire que le cinéaste est devenu mystique. Les *miracles* qui terminent le film — d'une manière très émouvante — tiennent davantage de la science médicale que de l'intervention divine. ■



Lothaire Bluteau dans **Jésus de Montréal**